

Chants de l’Atlantique suivis de Le ciel des Antilles

Daniel Thaly

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01 · 01

Beau prisme vert, miroir des plus beaux continents,
Atlantique, c'est toi qui colores mes rêves ;
D'un bord à l'autre bord de tes splendides grèves,
J'ai suivi la frégate et les fiers goélands.
Atlantique, sur qui les beaux avions blancs
Connaissent le désastre ou la gloire trop brève ;
Je te salue et veux que tes sauvages chants
Accompagnent le chant qui de mon cœur s'élève.
Le monde, chaque jour, change sous d'autres mains.
Du charmant Autrefois périssent les chemins,
Paris n'est plus Paris et Londres n'est plus Londres.

Mais toi, libre beauté ! rien ne peut te ternir,
Que t'importe demain que l'Europe s'effondre ?
Que t'importent passé, présent et avenir ?…
J'ai chanté mon poème au bord de tes deux grèves ;
Atlantique, merci, je te dois tous mes rêves !

Ainsi qu'un grand arbre blessé,
Le Passé tombe feuille à feuille.
Il faut que le cœur se recueille,
Pour ensevelir le Passé.
Avant que l'hiver n'ait laissé
Mourir de froid le chèvrefeuille,
Il faut que l'univers accueille
Le chant du poète lassé.
Bâtissons la maison du rêve ;

Elle dominera la grève
Que bat le flot du souvenir.
Par delà les vagues ridées,
Vers l'azur vous pourrez partir,
Vols des mots et vols des idées !

Vieux arbres, c'est le chant des Sirènes que j'aime.
Vos sanglots ne me touchent pas ;
Même quand vous pleurez, en un vaste poème,
De Marsyas l'affreux trépas.
Je préfère à vos cris les appels des Sirènes
Qui nous versent de beaux espoirs ;
Et savent évoquer, sous les lunes lointaines,
La splendeur des antiques soirs !
L'homme a surtout besoin de menteuse espérance
Pour s'évader de sa prison.
Grands flots, accompagnez d'une belle cadence,
Les Sirènes à l'horizon !

Mon rêve est un vaisseau sans cesse ballotté
Qui cherche sur les mers l'Île de la Beauté.
Quand je suis dans New-York ardent et qui bourdonne,
Je songe à ta douceur, savane monotone.
Et quand dans la forêt aux colibris je vais
J'ai besoin de revoir l'hiver et le palais.
Sans cesse, loin de moi, volant de plage en plage,
Mon rêve est l'hirondelle à jamais en voyage !

Il suffit d'un petit poème,
Frais comme l'air,
Ou radieux comme la mer ;
Pour que l'humanité vous aime.

Il y faut mettre un peu son cœur,
Un peu son âme ;
Et le charmant épithalame
Aura des siècles de bonheur.
Heureux celui qui peut écrire
Quelques beaux vers.
Il fera rêver l'univers,
Grâce à la lyre.

Avion, Jazz et Cinéma,
C'est la nouvelle vie.
Il est mort le Panorama
Bleu de la poésie.

Je suis celui qui chante au bord des flots légers.
Rien ne m'écoute, hélas ! ni le vent, ni la vague,
Ils passent et je suis le barde qui divague ;
Pourquoi t'ai-je laissé, Paris, aux étrangers ?…
Si j'habitais Paris, ville bonne entre toutes,
À ceux qui dans leur cœur portent un grand verger,
Ô vignes de mon cœur pouvoir vous vendanger,
Dans cette ville ardente et toujours aux écoutes !
Je suis celui qui chante au bord des flots légers,
Tandis que vous tombez, neiges des orangers !

Au clair de lune des Antilles,
Je compose mes chants.
— Dansez encor, petites filles,
Sous les soleils couchants.
Les anolis dans la broussaille
Ont des notes d'azur.
Jupiter luit. L'arbre tressaille,

Le ciel est frais et pur.
Les souvenirs dansent leurs rondes
Autour de ma maison ;
Et je songe aux aurores blondes
De ma jeune saison.
Qu'êtes-vous devenus, Ary
Et vous, douce Liane ?
Ah ! reverrai-je encor Paris,
Toulouse et le platane ?

A. Baron, facteur à Castillon-en-Couserans.

Au frais soleil des Pyrénées,
Quand vibra la chanson
Qu'adoraient mes jeunes années
Aux mois du charançon,
Les alouettes, dans la brise,
Leurs aubades lançaient
Et deux chiens noirs dont le poil frise
Au bois nous devançaient.
Dans le blé noir chantait la caille,
Aux vignes le pinson.
À Castillon qui sent la paille,
J'avais un hérisson.
Louis abattait les perdrix grises,
Blotti dans les sentiers ;
Et cette « Chanson des Cerises »
Baron, vous la chantiez !...
De fredonner mes ariettes
Nulle ne prendra soin.

Vous êtes mortes, alouettes !
Dieu ! que ce temps est loin !

Au bord des mers chantait l'oiseau
Des grandes nostalgies,
Et moi, poète d'élégies,
J'ajustai mon roseau,
Ensemble, sous les cieux sans voiles,
Nous avons composé,
Dans la splendeur du soir rosé,
Un cantique aux étoiles.
L'oiseau pleurait l'oiseau resté
Sur le sable d'une île,
Et moi la splendeur inutile
De mon rêve insensé.
Nos deux chants purs battant des ailes
Voyagent dans l'azur
Et je songe au paradis pur
Des amours éternelles.

PROLOGUE

Le jeune arbuste est bourdonnant
D'oiseaux vifs et d'abeilles.
Livrez vos cœurs à tout venant,
Ô corolles vermeilles.
Demain, les ardents colibris
Iront vers d'autres branches.
Déjà vos pétales flétris
Tombent en avalanches.
Accueillez l'insecte et l'oiseau,
Et la brise volage.

Demain, la flûte du roseau
Chantera l'hivernage.

Hivernage : saison pluvieuse et malsaine

Quand revient l'humide hivernage,
Il pleut de l'aube au soir.
Dans le bois, le canard sauvage
Plonge dans l'étang noir.
Les beaux oiseaux de l'Orénoque
Arrivent sur la mer.
Dans le crépuscule équivoque,
Gémit le pluvier vert.
Les alizés, au ciel d'opale,
Sont plus frais que zéphirs ;
Et tes yeux, Marguerite pâle,
Semblent deux beaux saphirs.

SOUS LE MANGUIER

Le couchant sur la mer dessine
Un rivage de feu.
D'un flamand, l'aile purpurine
Décroît dans le soir bleu.
L'oiseau va revenir, peut-être,
À la pointe du jour ;
Mais jamais plus ne doit renaître
Le bel instant d'amour !

LES YEUX ÉTEINTS

AVANT LE DÉPART

Beauté, ne cesse pas d'offrir
À mes baisers tes lèvres,
Pour que sur la mer de saphir
Mon âme soit sans fièvres.
Pour aimer l'île et son ciel frais,
Je n'ai plus que cette heure.
Beauté, reviendrai-je jamais
Vers ta chère demeure ?

LE DÉPART

LA NOSTALGIE

Beaux jardins loin de ces rivages,
Battus par d'autres mers,
Hantent-ils toujours vos feuillages
Les beaux colibris verts ?
Voit-on toujours le flamand rose
Sur la lagune d'or ?
Le ramier au mois de la rose
Roucoule-t-il encor ?
Le rameau du figuier sauvage
Est-il toujours fleuri ?
Ah ! reverrai-je le visage
Si tendrement chéri ?

ÉVOCATION

On entendait dans le grand bois
Des milliers d'ailes.
C'était Mai, le magique mois
Des tourterelles.

L’étang reflétait la fraîcheur
De la prairie
Et tu t’endormais sur mon cœur,
Tête chérie.

LE RETOUR

LA ROSE

Une Rose, sur ton tombeau,
Imite encor ta grâce,
Aux temps où ton corps jeune et beau
Éblouissait ta glace.
Est-ce hasard, ou bien vraiment
La Rose est-elle née
Des restes de ton corps charmant,
Beauté morte et fanée ?

LE SOUVENIR

ÉPILOGUE

L’arbuste est encor bourdonnant
D’oiseaux vifs et d’abeilles,
Car, c’est encor le temps charmant
Des corolles vermeilles.
Sous l’allégresse du beau soir,
Frémit le paysage.
Dans mon cœur c’est le pluvier noir
Et le grand hivernage !

01 · 02

Une vapeur d'or tiède a noyé les prés blonds
Les champs de sarrasin et de bruyères roses.
On n'entend plus chanter la caille au pied des monts.
L'immense paix du ciel descend sur toutes choses.
La nuit règne ; c'est l'heure où s'élève vers Dieu
L'hommage recueilli de l'humanité sombre ;
Faible vibration qui dans l'éther s'émeut
Du vaste mouvement des univers sans nombre.
C'est de la nuit que sortiront les jours nouveaux ;
Dans son apaisement que les semences germent,
Que les fleurs de la mort s'ouvrent sur les tombeaux,
Que le bonheur s'apprête et que les hommes s'aiment.

Elle porte le songe au front du malheureux
Et le sommeil aux lits tragiques des malades,
Elle fait d'une mare un lac miraculeux
Et du brun rossignol suscite les roulades.
C'est l'heure où j'ai voulu méditer avec toi,
Sous l'azur étoilé des belles nuits profondes ;
Afin qu'à mon côté tu ressentes l'émoi
De n'être rien au cœur des siècles et des mondes.
Nous avons vu les jours et leurs décors nombreux :
L'océan empourpré, le couchant de topaze,
L'automne dans les bois allumant de grands feux,
Et la neige plongeant le monde dans l'extase.
J'ai voulu que chaque heure en frôlant notre amour
Lui laisse quelque peu de sa belle harmonie ;
Afin que nous puissions, au gré de chaque jour,
Mêler notre néant à l'éternelle vie.

Béatrice, je vais te montrer une nuit
D'une sérénité suave. Tout repose.
L'izard a déserté la fougère et le buis
Et le sphinx athropos ne frôle plus la rose.

Viens, nous irons dans l'ombre et le recueillement
Qui tombent des forêts aux odeurs souveraines.
Le grand ciel de juillet déroule éperdument
La pure immensité de ses voûtes sereines.
Viens, suivons le sentier tracé par les bergers.
Les planètes déjà grossissent sur nos têtes.
Les gaves vont chanter pour les deux étrangers
Qui marchent cette nuit vers les cimes désertes.
Montons, montons encor dans le silence bleu.
Qu'il sera beau de voir, Béatrice aux mains frêles,
Par cette nuit mystique où tout parle de Dieu,
La lune illuminer les neiges éternelles !

À Pierre Camo.

Jadis, quand je vivais dans les îles en fleurs,
Ma jeune vie était de lumière inondée.
Qu'il m'est doux de pouvoir respirer leurs odeurs
Grâce aux ailes de feu d'une émouvante idée !

⁂

Flacon d'un rhum très vieux qu'un ami m'a donné,
Grâce à toi je refais mes voyages aux Îles.
— Hauteurs de Salazie ! Antilles ! Soirs tranquilles !
Le passé me revient net et coordonné.
Voici les champs de canne où l'on chante en cadence,
Où les longs coutelas coupent les blonds roseaux.

Voici la sucrerie où le vesou s'élance
Au sortir du moulin, dans un tumulte d'eaux.
Se peut-il, ô flacon, que dorment, sous ton verre,
Tant de beaux souvenirs et tant de beaux émois :
L'odeur de la bagasse et la houle des bois
Et l'encens du soir rouge où fume la chaudière ?

De même qu'un rayon de miel en sa clarté
Évoque le printemps de fleurs à jamais mortes,
Ton rhum, flamme liquide, esprit d'un fauve été
Fait d'un lointain passé surgir les odeurs fortes.
Je revois les beaux soirs où j'aimais ardemment
Les yeux miraculeux d'une jeune créole.
Ah ! vivent les rayons de cette liqueur folle
Qui me ramène aux jours heureux du sentiment !
Mais l'adorable est morte au pied du noir cratère.
Et c'est pour oublier ce cruel souvenir
Que je boirai, flacon doré, ton dernier verre
Sympathique flacon qui fais si bien dormir.
Là-bas les champs de canne au morne et sur la dune
Ont fleuri, leur blancheur moutonne au vent du soir ;
Et battu par les mains arides d'un vieux noir,
Le tamtam saccadé résonne au clair de lune…
Canne à sucre, rayon de soleil condensé
Dans un roseau mûri sous le ciel du tropique,
Je chante en ton honneur et dans Londres glacé
C'est toute la rumeur de la nuit exotique !

London 1911.

Reverrai-je bientôt l'Île où sont les ramiers,
Où rit la mer au chant sonore des palmiers ?

— « Oui, bientôt surgira l'Île qui parut belle
À tes yeux, au doux mois cher à la tourterelle.
Alors, l'ami d'enfance accompagnait tes pas.
Il partageait tes jeux, tes travaux, tes repas.
La nuit, sur un canot chargé de fines voiles,
Il aimait prononcer les beaux noms des étoiles.
C'était lui qui donnait, par sa jeunesse en fleur,
Tant de charme à cette Île, aux halliers tant d'odeur ;
C'était lui qui prêtait, — pour tes yeux de poète, —
À la plage antillaise un sourire de fête…
Mais à présent, hélas ! que ton cœur l'a perdu
Et que te voilà plein de regret éperdu
Pour celui qui périt, par un soir de vaillance,
Parmi tant de héros morts pour sauver la France,
L'Île n'a plus son charme et ses tendres couleurs.
Le chant de ses ramiers semble traîner des pleurs.

Crois-moi, ne tente pas d'aller vers le rivage.
Tu ne trouveras plus le même paysage.
Ce ne sera pour toi qu'un îlot jaune et vert
Où broute le cabri sauvage, un vrai désert.
Sois sage, éloignons-nous de l'Île des Ramiers
Où riait autrefois la mer sous les palmiers.
Garde intacts, dans ton cœur, ces heures de jeunesse,
Ces couchants merveilleux, ces aubes d'allégresse,
Pour que rien n'y ternisse, aux soirs de l'avenir
L'adorable couleur de ce beau souvenir. »
Ainsi parla l'ami, l'ami sincère et sage.
Notre souple vaisseau cingla vers l'eau du large ;
Et moi, je revoyais, en rêve, à l'horizon,
Sous les palmiers en fleurs une blanche maison.

À SON ALTESSE ROYALE, LE PRINCE DE GALLES

Lorsque, quittant les ciels frais de l'Océanie,
Vous vîntes d'Amérique aux Antilles en fleur,
Vous avez de notre île admiré l'harmonie
Et visité Roseau par un jour de chaleur.
J'ai vu le fier « Renown » tout pavoisé qui glisse
Sur l'azur miroitant des flots glauques et lourds,
Altesse, et j'ai songé que nul depuis Ulysse
Ne fit plus beau voyage à travers plus beaux jours.
N'aviez-vous pas à bord, près de vous un poète
Capable de chanter, en des strophes d'airain,
Les lumineux pays qui tous se firent fête
De rendre hommage au fils de leur bon souverain ?

Il eût dit les couleurs des races merveilleuses,
Les acclamations des peuples fraternels,
Vos paroles de joie aux foules bienheureuses
Et votre clair plaisir à voir de nouveaux ciels.
Ô charme d'affirmer qu'aux pays de l'aurore
Vous avez fait chérir le royaume lointain ;
Qu'une rouge tribu du Canada sonore
Vous donna le beau nom « d'Étoile-du-Matin » !
Ô gloire d'évoquer l'Australie encensée
De parfums inconnus, ses Kangourous, ses fleurs.
Ah ! le poème frais, la riante Odyssée
D'un héros que le sort combla de ses bonheurs !...
Vous avez fait partout aimer la modestie
Quoique capable en tout d'égaler les plus forts :
On vous vit affronter une mer en furie
Et dompter un cheval de cowboy sans efforts.

Votre cœur a souffert de la mort d'une bête.
D'un jeune « wallaby » qui, loin du ciel natal,
Aimait à reposer sur vous sa fine tête
Et qui mourut tué par un poison brutal.

Vous serrez la main blanche et la brune et la noire
Et vous dites tout bas des paroles d'amour
À tous ceux dont le sang coula pour la victoire
Des pays menacés par le barbare lourd !
Il faut redire, après le héros de Corneille,
Que le nombre des ans ne fait pas la valeur ;
Et qu'on vous vit, sans peur, dans la pourpre vermeille
Des combats, jeune prince au magnifique cœur.
Altesse, Dieu vous garde et qu'une vie intense
Vous donne le loisir d'accomplir de hauts faits ;
Ô Prince-Ambassadeur, votre gloire est immense,
Lorsque le cœur est droit, les actes sont parfaits.
Altesse, laissez nous conserver l'espérance
Que la noble Albion restera sans efforts,
Toujours, toujours liée à la loyale France,
En souvenir de tous ses ducs, de tous ses lords
Et de tous ses soldats qui sont parmi nos morts !

Ce poème a été traduit en vers anglais par M. H.-B. Pidduck.

En souvenir de l'« Oiseau Blanc ».

Quoique portant au cœur le deuil de ses deux fils,
Arrachés sans retour au ciel pur de la gloire ;
La France a célébré ta superbe victoire ;
Mille mains t'ont tendu le laurier et le lys :
Le peuple ardent qui vit au chant de quatre fleuves,

Quel que soit leur pays, adore les héros :
Il aime également beau geste et nobles mots ;
Mais il préfère à tout une prouesse neuve.
Il fut vibrant lorsque l'avion d'Amérique
Vint atterrir, après le voyage tragique ;
Ses acclamations montèrent vers le ciel !
Pendant ce temps, au fond de l'Atlantique immense,
Dormaient, battus des flots, leur sommeil éternel
Nungesser et Coli, braves enfants de France.

Conquistador de l'air, gloire de l'Amérique,
Tu rêvas un beau soir d'être un fier goéland ;
Et l'avion parti de l'autre continent
Fendit l'air et monta vers la nuit fantastique.
D'un bond prodigieux franchissant l'Atlantique,
Ton vol sut abolir la distance, ô Lindbergh,
Et les divinités du grand océan vert
Les bras levés t'ont proclamé le magnifique.
Jeune triomphateur, digne de ton destin,
Ô toi qui tentas seul le voyage incertain,
D'où te venait le goût d'une action si grande ?
Était-ce à regarder, dans le couchant vermeil,
Par delà les Sierras et par delà les Andes,
Les grands aigles franchir les portes du soleil ?

Pour Sadi-Lecointe.

Du haut des avions, les chrysanthèmes blonds,
Les chrysanthèmes blancs pleuvent mélancoliques.
Beaux courants emportez vers leurs tombeaux profonds,
Les fleurs que nous jetons aux morts de l'Atlantique.
Dites-leur qu'on n'a pas cessé de les chérir

Et qu'ils verront encor du fond de leurs abîmes
Guidés par des héros fiers de leur souvenir,
Le vol vertigineux des avions sublimes !

À l'Aéro-Club de France.

Quel est là-bas cet oiseau blanc
Qui voyage sur l'Océan ?
Est-ce le grand condor qui plane
Ou l'aigrette de la savane ?
L'oiseau blanc voyage dans l'air :
Il descend, il touche la mer.
Est-ce le Cerf-Volant magique ?
Est-ce vous, Albatros Arctique ?...
« C'est l'Avion, gloire de l'homme d'aujourd'hui ;
Et c'est un mortel qui le guide.
Icare a triomphé des ombres de la nuit ;
Le voilà qui monte splendide,
Vers l'azur qui vibre et qui luit...
Salut à l'homme ailé qui passe
À la conquête de l'Espace !
Salut, dans la vaste clarté,
Salut au vol illimité
D'Icare enfin ressuscité ! »

Paris, novembre 1927.

01 · 03

Déjà le Gros-bec et la Grive
Sifflent dans le manguier.
De vos yeux bleus mon cœur est ivre,
Par ce doux Février.
— Où donc étiez-vous l'autre année ?
De quel ciel venez-vous ?
— (Ah ! passion trop vite née,
Que tes désirs sont fous !)
Votre voix est plus musicale
Qu'un filao chanteur.
— Lève-toi, lune tropicale,
Lune de mon bonheur !

Dans vos yeux anglais c'est la mer,
C'est l'azur des voyages ;
J'y vois aussi les paysages
D'octobre pur et clair.
Ma beauté, revenez encore
Élargir l'horizon.
En tout temps, en toute saison,
Vous serez mon aurore.

Des pâles lys de l'Angleterre
On a fait votre corps.
Vos cheveux sont des aubes d'or,
Votre grâce est légère.
L'amour m'a percé de son trait.
La fleur du désir s'ouvre.

Ah ! jamais je ne vis au Louvre
Un si charmant portrait !

Si vous habitiez loin d'ici,
Dans une île déserte,
Je partirais vers l'île verte
Pour guérir mon souci.
Si vous viviez sur la colline
Derrière les marais,
Malgré tous les serpents j'irais
Vers vous, ma fleur divine.
Mais vous êtes tout près de moi
Et rien ne nous sépare,
Sinon votre âme trop avare
Et votre cœur trop froid.

Viens voir, Amour, viens voir danser dans la lumière,
Les fleurs d'or du tamarinier.
Demain les fins pistils ne seront que poussière
Et se fanera mon laurier.
En attendant les colibris et les abeilles
Tout un concert dans l'arbre vert.
Cueillons, Amour, cueillons, dans de blondes corbeilles,
Les raisins bleus du bord de mer.

Le plus tendre des mois fut le mois où tu vins
Passer dans ma maison quelques heures exquises ;
Et d'un balcon ouvert aux ballades des brises,
Mêler tes souvenirs et tes soucis aux miens.
Te l'ai-je dit, Beauté, souvent je me retins
De parler de moi-même et de mes heures grises,
Pour écouter chanter, en paroles précises,

Ta voix, musique en fleur de nos beaux entretiens ?
Qu'il a vite passé le clair mois des vacances !
Qu'ils sont lourds après lui ces soirs pleins de silence !
Ah ! luiront-ils encor les instants merveilleux,
Où revenant t'asseoir dans la maison qui t'aime,
Tu diras de Shelley le limpide poème
Qui me fait voir la mer au fond de tes yeux bleus ?

Tes yeux avaient l'éclat des eaux
Méditerranéennes.
Quand tu chantais dans les roseaux
Je songeais aux sirènes.

Par la nuit merveilleuse où je parle à l'étoile,
Ce n'est pas toi, petite voile
De frégate ou de remorqueur,
Qui pourrais distraire mon cœur.

Le hibou sinistre appelle en la nuit
Sa compagne éloignée ;
Et je crois soudain entendre le cri
D'une âme abandonnée !

Debout sur le balcon du rêve, je t'écoute,
Petite lame de la mer !
Déjà l'espoir fait place au doute.
Ah ! qu'il est loin le flot du matin rose et vert !
Pourtant mon cœur se plaît à ta grave cadence,
Faible écho de l'abîme amer ;
Chantons, chantons tous deux la chanson de l'absence,
Petite lame de la mer !

01 · 04

Mon grillon familier crisse dans ma maison ;
Et c'est un petit cœur sincère,
Mélancolique et solitaire,
Qu'enivre la saison.
Il me faut négliger la plume et le poème
Pour écouter ses chants.
C'est l'odeur des fleurs que l'on aime,
C'est le parfum des champs.

Petit grillon, chantre des soirs,
Vous évoquez Toulouse
Et Pech-David et la pelouse
Et mes plus beaux espoirs.
Petit grillon, chantez encore
Pour moi votre chanson ;
J'aime le frêle petit son,
Doux insecte sonore.
Sur le balcon, près de la rose,
Vous célébrez l'azur.
Pour un cœur devenu morose
C'est le chant le plus pur.

Si j'avais quelqu'un sur la terre
Qui m'aime encor vraiment ;
Je confesserais ma misère,
Je lui dirais mon grand tourment.
Il unirait son cœur d'artiste,
Son faible cœur au mien ;

Deux chiens noirs hurleraient au loin,
Sous une étoile triste.

Àmon voisin le Radio
Porte les concerts d'Amérique.
Mon âme entend l'adagio
Des vieux grillons grecs du Portique.
Qu'il est sensible le beau fil
Qui relie un cœur de poète
À l'Univers ; ce cœur fût-il
Celui d'un pauvre anachorète !

Àmidi, des frissons passèrent sur ma peau
Et ma chair a senti le grand froid de la fièvre.
Mes yeux brûlent, la soif me dessèche la lèvre.
Je cherche en mon hamac l'impossible repos…
Une étoile de sang brille. La nue est grise.
L'astre perce un trou d'or dans un arbre à pain noir.
La touffe d'un palmier que tourmente la brise,
Me semble une araignée immense au fond du soir…
Un lugubre ramier roucoule sous la lune ;
Et je songe soudain à la pire infortune.
Seigneur, faites cesser ce chant qui me fait peur.
La transpiration me délivre et, plus crâne,
J'entends les sourds marteaux du sang battre en mon crâne
Et galoper les chevaux ivres de mon cœur.

01 · 05

Une petite fille aux yeux larges et bruns,
Une frêle fillette aux innocents parfums
M'apporte une corbeille où sont les fruits de l'île :
La mangue, l'acajou, la figue et la vanille.

Rima, frêle petite fille
De l'ami parti loin de moi,
Dans tes yeux bruns chante l'émoi
Des soirs frais de la belle Antille.
Lorsque ton père reviendra,
Il chérira l'enfant si douce.
En attendant, cours sur la mousse ;
Demain le manguier fleurira.

Rima n'a pas encor six ans,
Mais cette petite merveille
M'a porté souvent sa corbeille
De fleurs ou de fruits ce printemps.
Elle embellit le paysage
De son air si peu triomphant.
Ah ! que j'aime, de cette enfant,
Le doux et charmant babillage !

Lorsque de petits chœurs d'enfants
Le dimanche exaltent l'église,
Je distingue parmi leurs chants
Sa petite voix indécise.
Après la messe, à petits pas,
Elle vient d'un air angélique,

Et chante pour moi seul, tout bas,
L'adorable petit cantique.

Elle m'écrit dans un cahier
De petites lettres exquises.
Pour sa fête elle eut un collier,
Un rat d'Inde et des friandises.
Je fais pour elle des moulins
Avec les fleurs du frangipane,
Et lui dis les contes câlins
Que content les coupeurs de cannes.

Elle eut un arbre de Noël
Quand vint Christmas et ses féeries.
Et mit, — Orion clair au ciel, —
Sa robe aux belles broderies.
Elle trouva dans son sabot
Des jouets et des ballons roses
Et vint à l'aube, au petit trot,
Me montrer ces charmantes choses.

Son visage est fier et content,
Lorsqu'elle apporte des laitues
À mes six petites tortues,
Dans la cour au grand flamboyant.
Alors elle va voir les ruches
Que parfume le miel nouveau,
Et sa voix a des frissons d'eau
Quand elle chante à mes perruches.
.....

Hélas ! voici bien des années
Que le père est parti.
Est-il au fond des Pyrénées,
Est-il à Djibouti ?
De l'enfant frêle et si gentille
Qui donc aura pitié ?
Jésus ! donne ton amitié
À la petite fille !

Tout près d'un flamboyant que j'ai planté moi-même
Et qui n'a fleuri que trois fois,
Ma maison, d'où j'admire un horizon que j'aime,
De son toit élevé domine d'autres toits.
Les flûtes de la grive, des gros-becs du morne
De ma chambre je les entends,
Lorsque l'angélus tinte et que l'orient s'orne
Du brouillard vaporeux et rose du beau temps.
De ma fenêtre on voit planer les hirondelles,
La frégate et les goélands ;
Suivant que c'est avril aux aurores trop belles,
Ou septembre orageux propice aux coups de vents.
Les femmes du pays, droites sous leurs corbeilles,
Passent, parlant leur doux patois ;
Et tout le jour vibre le vol de mes abeilles
Qui vont chercher le miel dans la touffeur des bois.

Le soir, les anolis chantent dans les grands arbres,
Lorsque la luciole luit.
J'oublie alors un peu ces villes aux beaux marbres
Dont ma jeunesse aima le bruit.
Mon cœur se laisse prendre au charme trop tranquille

D’une existence sans élan ;
Et la mer, chaque nuit, me chante autour de l’île
Son grand cantique consolant.

FIN DES CHANTS DE L’ATLANTIQUE

02 · 01

Beau vapeur qui partez pour la mer des Antilles,
Les plus beaux des pays vont se montrer à vous ;
Et vos clairs pavillons, aux îles des vanilles,
Claqueront dans l’odeur des fruits et des vesous.
Vous verrez Trinidad, grand grenier de l’épice,
Et Tabago qui fut l’île de Robinson ;
Vous verrez Fort-de-France et son Impératrice
Et la Barbade et l’île où débarqua Nelson.
Vous verrez des couchants de lave et de topaze
Et mille arbres géants aimés des colibris.
Vous verrez des levers de lune pleins d’extase
Et des îlets sans nom où broutent les cabris.

La Dominique où sont les plus beaux paysages
Vous la verrez aussi par un soir calme et clair.
Ses palmiers vous feront de beaux saluts dans l’air
Et ses oiseaux se poseront sur vos cordages.
Là vous délivrerez au facteur des Roseaux
Ces lettres où j’ai mis le meilleur de moi-même.
Puis vous repartirez sous le vol des oiseaux,
Et mes lettres rendront joyeux tous ceux que j’aime.

Alors les perroquets voyageaient d'île en île
Et des vols de ramiers se croisaient sur la mer.
L'agouti bondissant frôlait le lézard vert
Sur la plage où luisait l'œil glauque du reptile.
L'arc-en-ciel des poissons dans une onde mobile
Jetait des feux vivants au bord du récif clair.
Parfois une tortue immense, ivre d'air,
Sommeillait à fleur d'eau sur le courant docile.
Amoureux de leurs fleurs et de leurs beaux oiseaux
L'Atlantique baignait des chansons de ses eaux
Les sites merveilleux pleins de splendeur sauvage.
Le vent du Sud chantait dans les arbres rieurs,
Et parfois le couchant empourprait le sillage
De la pirogue en feu des rouges pagayeurs.

Je sais l'art de lancer les flèches meurtrières
Et mon père a vaincu les Arowacks jadis.
Des Îles je connais tous les verts paradis.
De mes longs sifflements, je charme les vipères.
Teint de rocou, bercé par les lames légères,
Pendant tout ce long jour de feu je m'étendis
Dans mon hamac hanté des moustiques maudits,
Mais voici le grand soir et l'heure des prières.
« Ô lune, permettez qu'encor je sois vainqueur,
Que je boucane enfin et les os et le cœur
Du Caraïbe noir, mon ennemi terrible.
Un soir je monterai vers le site enchanté
Et pour moi, beau guerrier d'une race invincible,
Tout sera rêve, amour, lumière et volupté. »

Or Cristobal Colon, prince des Caravelles,
Ayant dit à l'Espagne un solennel adieu,
Traversait les déserts de l'Atlantique bleu
Que d'immenses oiseaux effleuraient de leurs ailes.
Les matelots songeaient aux Bermudes si belles,
Quand le Conquistador ayant invoqué Dieu,
Leur montra les profils des îles immortelles
Apparus tout à coup, sur le couchant de feu.
De la brume des mers surgissaient les Antilles !
Et les marins rêvant de leurs sauvages filles,
Chantèrent vers le ciel un hymne au Tout-Puissant ;
Tandis qu'un Caraïbe, au bord des promontoires,
Regardait sur les flots soudain couleur de sang,
Les yeux ivres d'horreur, les grandes voiles noires !

Pour travailler le sol conquis, venaient d'Afrique
Parqués sur les ponts noirs des négriers affreux,
Des esclaves captés par le chef tyrannique,
Dans la brousse insondable, au bord des fleuves bleus.
À la place Bertin, en ces jours malheureux,
Se tenait un marché sombre de chair humaine ;
Et les colons venus du morne ou de la plaine,
Achetaient à vil prix le bétail douloureux.
Quelquefois un vieil air plaintif, plein de tristesse,
S'élevait du cœur lourd d'une jeune négresse,
Et les nègres pleuraient le rivage perdu.
Au soleil du pays ils revoyaient leurs terres
Et songeaient, tout à coup, qu'ils avaient entendu
Pour la dernière fois, les plaintes de leurs mères.

Qui veut savoir comment se mangent la grenouille,
Le ramier caraïbe et l'étoile de mer,
Doit de ce bon vivant lire l'ouvrage clair :
Mine d'or où chacun pourra faire sa fouille.
Jamais le morne oubli ne prendra dans sa rouille
Ce vaste livre écrit sous le tropique vert ;
Celui qui l'acheva d'une plume de fer,
Vit le jour à Paris, au chant de la gargouille,
Les Antilles pour lui n'eurent aucun secret.
Combattant l'ennemi, défrichant la forêt,
Il sut l'art de changer en rhum le jus des cannes.
Ce « Père Blanc » vivait en ces jours très lointains
Où l'aurore entendait les échos des savanes
Répercuter les cris joyeux des diablotins.

Qu'êtes-vous devenus, oiseaux mystérieux,
Qui quittiez la montagne au soir, et dont les ailes
Dansaient toute la nuit sur les vagues rebelles
Jusqu'à l'heure où l'aurore empourpre les flots bleus ?
Qu'êtes-vous devenus, ô diablotins fameux ?
Les manicous ont-ils dévoré vos femelles ?
Ne viendrez-vous jamais semer des étincelles
Sur la mer que la lune illumine de feux ?
Le plus haut de nos pics garde votre mémoire
Et près des étangs chers à la poule d'eau noire
On voit encor aux flancs des montagnes, vos trous.
Vous avez, je le crois, découvert d'autres îles
Que l'homme ignore encor, où les soirs sont plus doux,
Où seul le chant des eaux trouble les bois tranquilles.

Je fus pris sur les bords houleux du Sénégal
Où la brousse a bercé ma lumineuse enfance.
Parmi cent négrillons, aux yeux pleins de souffrance,
Je me vis emporté loin du pays natal.
Quand émergea des flots, sous l'azur tropical,
La verte Martinique où règne l'opulence,
Je sentis dans mon cœur renaître l'espérance,
Mon vieux maître ne fut ni cruel ni brutal.
J'ai planté le maïs, les caféiers, les cannes
Et mené les troupeaux vers la paix des savanes ;
Le soir, je chante au pied des filaos plaintifs.
J'ai couvert d'une peau de bouc une barrique ;
Et mon tam-tam rappelle à nos frères captifs,
Les nuits, les grandes nuits ardentes de l'Afrique !

Joséphine, rêvant à l'ombre des palmiers,
Sur la savane chère aux belles promeneuses ;
Tu revois, entourés de vagues lumineuses,
Les Trois-Îlets promis au retour des ramiers.
Une vieille africaine, au mois où les pommiers
Roses dans l'air des monts déroulent leur haleine,
Te prédit que bientôt tu serais Souveraine,
Loin du pays natal aux bonheurs coutumiers.
Ô créole exilée en des palais moroses,
Malgré la Malmaison, tes oiseaux et tes roses,
Que de soupirs jetés vers la pauvre maison !
Que de regrets bercés par la chanson patoise,
Lorsque tu regardais en rêve à l'horizon
Ta douce Martinique et son ciel de turquoise !

Le Planteur aux biceps noueux, aux jambes fines,
Dont le nez aquilin semble un long bec d'oiseau,
A connu Fort-Royal, Basse-Terre, Roseau,
Bu le punch et mangé la chair des barbadines.
C'est un bretteur ardent et fier dont les cousines
Sont plus de vingt. Il a de splendides vergers
Où mûrissent les fruits d'ambre des orangers,
Pour un séjour en France il quitta ses ravines.
Le voici. Sa démarche est celle d'Artaban.
Il cherche au Luxembourg et l'ombrage et le banc,
Un large panama sur sa tête bombée.
Il regarde de haut les bourgeois ahuris ;
Et portant son gourdin comme on porte une épée,
Il rêve d'un duel aux portes de Paris.

Je fus jadis la peau d'une chèvre au poil roux,
Dans un îlot perdu de la mer des Antilles.
Qu'ils étaient frais les soirs aux odeurs de vanilles
Où le troupeau broutait l'herbe sous les bambous !
Lorsque de blanches fleurs parfumaient les poisdoux,
On passait dans un bois de longs jours inutiles.
Ah ! la verte douceur des rivières mobiles,
À travers le feuillage inerte des mapoux.
Mais un chasseur maudit changea ma destinée
Et loin des mornes verts et bleus où je suis née,
J'ai servi de couvercle au tonneau d'un tambour.
Lorsque revient juillet, le mois des allégresses,
Les mains du Congolais me heurtent nuit et jour,
Et c'est autour de moi que dansent les négresses.

(Légende Cubaine)

Je voudrais raconter la fin du vieux Malvan
Qui fut le plus méchant des planteurs aux Antilles.
Il avait enterré plus d'un nègre, vivant,
Dans ses plantations de canne et de vanilles.
Or, le jour se levait dans le ciel de saphir
Et les cloches au loin annonçaient le dimanche,
Quand le colon malade et prêt à défaillir,
Cria qu'on fît seller Nada, sa jument blanche.
Et, comme on s'étonnait de l'ordre surhumain
Qu'il avait proféré d'un grand air de menace :
« La mort toute la nuit m'a parlé, face à face,
J'eus peur, mais mon espoir renaît, grâce au matin.

« Je veux sur ma cavale ardente et vigoureuse
Passer encor dans l'air salubre du printemps,
Je veux aller revoir l'immensité des champs
Que j'ai plantés au temps de ma jeunesse heureuse.
La mort ne m'aura point par surprise, en sommeil,
— Tel un vieux moribond qu'un vain remords attriste. —
— Si son affreux dessein à cette heure persiste,
Qu'elle vienne me prendre à cheval, au soleil ! »
Il fallut obéir et le vieillard tremblant
Ayant fait reculer ses fils d'un large geste,
Monta sur la jument et d'un bras encor preste
Cingla le chaud poitrail du bel animal blanc…
⁂

Le soleil crépitait, la narine fumante,
La cavale gravit la route des palmiers
Qui mène aux verts sommets d'où l'on voit, sous la pente,
L'Atlantique écumant et l'île des Ramiers.

Le cadet de famille aima les cieux tranquilles
Et ses beaux souvenirs prirent un large essor
Vers la Mère patrie, et vers les grandes villes
D'où l'avait rejeté l'injustice du sort.

Les bambous fleurissaient aux courbes des rivières,
Dans le bourdonnement des colibris légers ;
Et sur les mornes bleus, aux cadres des lisières,
Une neige de fleurs tombait des orangers.
À ses pieds s'étendait la mouvante prairie
Des cannes d'or berçant leurs flèches dans le vent,
Et deux grands bœufs couchés près d'une sucrerie,
Semblaient dans le lointain deux blocs de granit blanc.
De grands oiseaux de mer baignaient leurs larges ailes
Sous les cieux éblouis et vibrants de clartés,
Et mille insectes clairs semaient des étincelles
Dans l'éther ivre, autour des palmiers indomptés.
Le renouveau chantait l'hymne des matinées,
Ramenant l'espérance au cœur du moribond
Et, malgré le grand froid de quatre-vingts années,
D'ambitieux projets frémirent sous son front.
« Mon Dieu ! prenez pitié de ma grande vieillesse.
Je veux me repentir sous votre loi d'amour.
Je ne veux pas dormir dans la nuit vengeresse.
Seigneur, accordez-moi de vivre quelques jours !… »

Or, soudain, devant lui surgirent des grands chaumes,
Tous ceux qu'il enterra vivants au fond des puits.
Chaque mort en passant cria : « Je vous maudis »
Et lui reconnaissait chacun de ces fantômes.
Les esclaves étaient horribles dans la mort,

Leurs dos montraient encor des marques d'étrivières ;
Et le vieillard mourut sans fermer ses paupières
À l'affreux cauchemar dressé par le remords.
Depuis, quand dans la nuit fraîche de nos campagnes,
Les lucioles vont aux sources, par milliers,
On revoit, m'a-t-on dit, fantôme des halliers,
L'ombre du vieux Malvan planer sur les montagnes.
Et jamais ne revint à l'enclos familier
La bête de malheur, Nada, la jument blanche ;
Et l'on raconte encor aux veilles du dimanche,
Qu'elle gagna l'enfer avec son cavalier.

Ô Père Duss, honneur de ce grand Séminaire,
Qui dominait jadis la Savane du Fort,
Jamais esprit humain ne fit plus bel effort
Pour concentrer en peu de mots tant de lumière.
Du haut phanérogame à l'étroite fougère,
Tu dressas des forêts le catalogue d'or ;
Pour ceux qui font de l'arbre un des dieux de la terre,
Ton livre restera le guide et le trésor.
Père Duss, on voudrait, près des cases en paille,
On voudrait près de toi marcher dans la broussaille,
Et répéter les noms des herbages amers.
Tu fais songer aux vieux savants du moyen âge,
Ô toi que berce encor de son houleux feuillage,
L'abrupte Guadeloupe, émeraude des mers !

Au temps où le Corsaire épouvantait la mer,
À Tortola vivaient des bandes de Pirates.
Du cap aux ébéniers au golfe aux aromates,
Sous le pavillon noir battait leur cœur de fer.

À l'issu d'un combat, ivres de leur beau flair,
Ils revenaient joyeux, sous le vol des frégates,
Et cachaient leurs trésors parmi les roches plates ;
Puis reprenaient des flots le grand chemin amer.
Nul ne sait le lieu sûr où gît cette fortune ;
Mais la nuit, aux lueurs du croissant de la lune,
Un feu de canot danse au pied du cocotier.
Et pour en faire offrande à Léa, la très chère,
Fernandez, petit-fils du dernier Flibustier,
Cherche encor les doublons cachés par son grand-père.

À Londres, à Paris, à Toulouse, à Bordeaux,
Il est de doux enfants nés aux îles sereines,
Qui regrettent, au cœur de ces villes trop pleines,
Les sentiers où les noirs portent de clairs fardeaux.
C'est en vain que juillet a réchauffé leur dos
Et qu'octobre doré leur porte les haleines
Et les parfums mêlés des nuits européennes ;
Ils songent aux flots verts hantés de blancs radeaux.
Dans la frileuse cour de l'humide lycée,
Ils ont et geste gauche et mine embarrassée ;
Un rêve intérieur consume leurs grands yeux.
On ne les aime guère ; ils ont l'âme trop triste
De regretter en vain, — mirage qui persiste,
L'île lointaine où sont les grands palmistes bleus !

Pour conquérir l'or brut des mines de Guyane,
Par milliers s'embarquaient les Antillais ardents.
Des grands steamers partaient de longs appels stridents…
Et bientôt s'éloignaient les vastes champs de canne.
Ils escomptaient déjà le retour au foyer,

Les lourdes chaînes d'or, les bagues, les pépites,
Les flots étincelaient comme des lazulites…
On voyait l'arbre à pain sous ses fruits lourds ployer…
Bien peu sont revenus porteurs du métal fauve.
Quelques-uns échappés à la griffe du fauve,
Des forêts de Guyane ont connu les tourments.
Beaucoup sont morts là-bas, pris par la fièvre noire ;
Et seul vous connaissez la lamentable histoire,
Grand fleuve Maroni, hanté des caïmans !

Lorsque j'étais gommier dans l'air frais des pitons,
Dans le feu des flambeaux souvent brûla ma gomme ;
Mais je fus terrassé par la hache de l'homme,
Et je sers à présent à la pêche des thons.
Quand la canne au soleil lançait ses rejetons,
À l'église du bourg que mon encens embaume,
S'est déroulé cent fois mon vaporeux arome.
Que les aubes d'alors avaient de vastes tons !
Tout le jour je bondis sur les vagues amères,
Regrettant les longs soirs aux sanglantes lumières,
Où les crabiers frôlaient l'étang aux pourpres flots.
La nuit, on m'abandonne au bord d'un récif pâle ;
Et j'entends, par delà les bois de filaos,
Les voix, les mille voix de ma forêt natale !

J'ai bâti mon carbet en face de la mer
Et chaque jour j'entends chanter sur le rivage
Le flot, suivant le mois, langoureux ou sauvage,
Et chaque soir je vois les grands oiseaux de l'air.
Dans ma senne je prends carangue et congre vert,
Dans ma nasse en bambou le poisson rouge nage ;

Et quand à Miquelon me secoue un tangage,
C'est que le thon va mordre à l'hameçon de fer.
Tandis que les terriens labourent à trois lieues,
Mon canot suit des mers les belles routes bleues ;
Et les vents alizés me chantent des aubades.
Qui chérit son métier est un heureux mortel ;
Ce soir j'ai vu passer un long banc de dorades
Et j'ai cru que dans l'eau dansait un arc-en-ciel.

Au morne Courbaril, comme au morne Pitaut,
Il est de vieux conteurs de contes dans les cases.
Quand la lune emplira la source de topazes,
Nous irons nous asseoir sous l'arbre du plateau.
Vers nous s'en reviendra l'esprit du Fabliau,
Quand un vieux noir dira, grave, hachant ses phrases,
De « compère Lapin » l'histoire aux mille phases
Et pourquoi « La plus Belle » était sous un tonneau.
Après Alibaba, c'est la Belle et la Bête.
Une femme des bois hochant sa lourde tête,
Dans son chantant récit évoquera Perrault.
Aux « Isles », on connaît Barbe-Bleue et Peau-d'Âne,
Et j'aime, sur les flancs du vieux morne Pitaut,
Cendrillon raconté par un coupeur de cannes.

Ne bâtis pas ta case à côté d'un torrent.
Les eaux de grands ravins ont de soudaines crues :
Au mois où vers le Sud descend le vol des grues,
J'ai vu de mes palmiers s'effondrer tout un rang.
Au sommet des plateaux où la flûte de Pan
Chante encor, où l'air pur est vierge de moustiques ;
Fais la construire, au chant des filaos mystiques,

Sur un gazon propice aux prouesses du paon.
Quand ton moulin à bœufs écrasera tes cannes,
Tu verras scintiller dans le vent des savanes,
Les vols illuminés de tes mouches à miel.
Tu pourras cultiver quelques fleurs sur les pentes.
Dans le mois pluvieux où tremble l'arc-en-ciel,
Les colibris des bois visiteront tes plantes.

Bien qu'ils soient chers aux « poux de bois » et très cassants,
Pour que leur bel éclat rehausse ta demeure
Et qu'ils soient un volcan de fleurs, quand viendra l'heure,
N'omets pas de planter, ami, les Flamboyants.
Mets-les près de ta case, au sommet de tes champs,
Non loin du filao qui dès l'aurore pleure ;
Afin qu'un vert rayon de lune les effleure,
Lorsqu'ils gardent encor la pourpre des couchants.
Quand Juillet changera leur verdure en fournaise,
Le vol des colibris traversera leur braise ;
Le sol sera jonché d'écarlates débris.
On aimera de loin leurs rouges silhouettes
Et les marins croiront voir du haut des dunettes
Les arbres merveilleux des Mille et une Nuits.

Le Fromager royal, le chêne des tropiques
Qui dresse dans l'azur trente rameaux géants,
N'a pas le chant tremblé des arbres palpitants
Mais l'immobilité des colonnes antiques.
Il a poussé parmi les roches volcaniques
Et vibré dans l'horreur des orages grondants,
Alors dans les grands bois jetaient leurs cris stridents
Les Peaux Rouges armés de flèches et de piques.

Autour de lui dansent la nuit, sous les ciels frais,
Tous les mauvais esprits des lacs et des forêts :
Noirs obis, soucliants, loups garous au poil fauve.
Ses semences au loin s'envolent en flocons ;
Et seul, tout hérissé de lichens inféconds,
Il rêve, arbre géant cher à la solitude.

Si tu veux m'accorder ton plus prochain dimanche,
Et délaisser le pit et les combats de coqs,
Loin du rivage sombre où la mer bat les rocs,
Nous irons voir les eaux de la Rivière Blanche.
Qu'il est doux de plonger sous une verte branche,
Dans un bassin d'eau vive où nagent les mulets ;
En écoutant chanter les grands bambous fluets,
Cependant que vers vous un « pommier-rose » penche.
Si pour moi tu consens à perdre un beau pari,
Nous partirons à l'aube au chant du pipiri
Et nous serons là-bas avant les heures chaudes.
Le jour s'écoulera frais et délicieux
Et l'heure du retour verra les émeraudes
Des lampyres volant autour des arbres bleus.

Lézarde verte, ô petit fleuve merveilleux,
Tu cours, sous les bambous, derrière le Gros-Morne ;
Ta « maman d'leau » jadis a charmé mon cœur morne,
J'ai vu cette sirène en tes flots lumineux.
Ah ! qu'ils sont loin les jours sauvages et joyeux
Où j'ignorais la mort et sa terrible borne ;
Après l'heure où rentrait le jaune capricorne,
On écoutait les contes tristes des aïeux.
Des champs de riz alors poussaient près de tes rives

Et douze négrillons de leurs notes plaintives
Dispersaient les essaims affamés des oiseaux.
Reviendrai-je jamais, par une heure trop chaude,
Quand le soleil décline, illuminant tes eaux,
Plonger dans tes bassins de pourpre et d'émeraude ?

Au Gros-Morne la vue est belle et par un clair
Beau jour de mai, l'on voit derrière la Dénelle,
Et le morne Des Esses et l'Océan rebelle
Qui bat du Galion le rivage désert.
À la « Source » la brise est douce et doux est l'air ;
Un ortolan roucoule à midi dans l'ombelle
D'un grand arbre géant, sa complainte fidèle ;
Vers le bananier vole un oiseau-mouche vert.
Là-bas du Brin d'Amour les longs filaos tristes
Ont mêlé leur cantique à celui des palmistes.
La Trinité se mire aux eaux roses du port.
La Caravelle au loin dresse son paysage
Corse et j'imagine aux flancs de la presqu'île d'or
Les ébats furieux d'un grand troupeau sauvage.

Des marchandes criaient cocos et corrosols,
À l'heure où le mabi mousse dans les bouteilles.
Des porteuses de fruits passaient sous leurs corbeilles.
Des pigeons sur la mer déployaient de beaux vols,
Des capresses, portant de rouges parasols
Mettaient, l'après-midi, le mouchoir à deux pointes.
Des carrefours montaient de dolentes complaintes.
Sur les trottoirs traînait le bruit des apamols.
À Saint-Pierre autrefois chantaient mille fontaines.
À la place Bertin passaient les capitaines

Des trois-mâts bigarrés qui mouillaient dans le port.
À Saint-Pierre autrefois riaient des jeunes femmes
Qui, ne se doutant pas de leur prochaine mort,
Dansaient une mazourque au rythme bleu des lames.

Lorsque venait le soir, près de la pension,
Nous allions voir les yeux des petites créoles.
Ils étaient bleus ou verts, sous les paupières molles ;
Ils étaient gris ou noirs, pleins de compassion.
Ô Mouillage bruyant ! Ô Consolation
Si calme où s'entendaient les plaintes des fontaines,
Qu'ils étaient fins les doigts qui sortaient des mitaines
Et qui jetaient des fleurs à la procession !
Le volcan a tué les douces Écolières.
Elles ne sont plus rien que cendres éphémères.
Elles n'ont même pas de modestes tombeaux.
Où l'on peut aujourd'hui murmurer des prières,
Leur porter quelques fleurs au pied des croix légères
Où l'on aurait gravé leurs noms, leurs noms si beaux !

Professeurs d'autrefois, chers maîtres disparus,
Vous qui veniez d'Europe et parliez de la France,
Vous êtes morts au pied du Volcan en démence
Et vos lointains parents ne vous ont pas revus.
Grâce à vous, le Lycée était la belle école
Où l'idéal chantait sous les manguiers fleuris,
D'où le soir nous partions, en songe, vers Paris,
Portés par les élans de notre âme créole.
Ô vers de Lélian chantés à l'angélus
Par Rosambert, auprès de l'énorme cactus,
Oublierai-je jamais votre mélancolie ?

Et vous, vers de Musset, inoubliables vers,
Quels grands désirs d'amour, de gloire et de génie
Vous nous donniez au fond des crépuscules verts !

02 · 02

L'anoli vert rechante aux arbres bleus
La douceur des Antilles…
Nos filles n'ont plus de mantilles
Mais des talons affreux.
Où sont les nuits des contes bleus
Et les douces lanternes
Dont nous aimions, par les soirs ternes,
Les tristes petits feux ?

Charmante boutique anodine,
Petite attrapeuse de sons,
Où je vends l'ail et le saindoux,
Poivre, sel et fil en bobine.
Si nous aimions moins la chopine,
— Moi, dame Jeanne et mon époux, —
— Nous aurions un jour, aux Deux-Choux,
Une ferme où croît l'aubergine…
Mais nous avons bu tout l'argent
Que nous a laissé « Tonton Jean »,
Et la faillite est à la porte !
Il faudra jusqu'en mes vieux jours,
Vendre acras et topinambours.
Boutique ta chandelle est morte !

Lise, pourquoi ne plus danser
Et rire au gré de tes compagnes ?
— « Ma robe noire aime à passer
Dans les sentiers froids des montagnes. »
— Pourquoi ne vas-tu plus cueillir
Au jardin, les roses nouvelles ?
— « Pour moi, les fleurs du souvenir
Valent mieux que les fleurs réelles. »
Je vois soudain au firmament
De tes yeux une peine immense !
— « J'avais un fiancé charmant,
Il est mort en servant la France. »

CHANSON CRÉOLE

02 · 03

Île du Lac Bouillant, île des perroquets,
Éden aux fraîches eaux, paradis des lianes,
Tes grands bois parfumés où vivent les iguanes,
Sont le jour, pleins d'oiseaux, la nuit, pleins de criquets.
Le Caraïbe encor, sous de sombres bosquets
Au bord du Pégoua dispose ses cabanes ;
Et les cochons marrons labourent tes savanes
Lorsque des flamboyants saignent les grands bouquets.

Alors les colibris frôlent tes fleurs légères,
Les agoutis s'en vont vers tes trois cents rivières,

Et l'on se croit aux jours du bel âge lointain.
Colomb te décerna le nom de Dominique,
Pour t'avoir découverte un dimanche matin ;
Et ce doux nom te sied, île mélancolique.

Quand après de longs jours d'orage une aube luit,
Illuminant de splendeurs roses les nuages,
J'admire les manguiers pourpres des paysages,
Alors que rêve encor la lune au fond du puits.
Les hiboux ont gagné les grands arbres, sans bruit.
Les cris frais des gros-becs traversent les feuillages,
Et les bambous lavés par les derniers orages
Ont encor les odeurs sauvages de la nuit.
Par ces vastes matins où des senteurs lointaines
M'arrivent dans le vent et dans l'eau des fontaines,
Miroite le beau golfe ignoré des requins.
L'esprit plein de silence et le cœur plein d'extases,
Je vais voir le soleil ourler de ses topazes
Les pitons de saphir des monts Dominicains.

Splendides perroquets de l'île la plus belle,
Vous qui reverdissez parfois un arbre mort
Et le rendez soudain plus éclatant encor
Qu'aux jours où l'air chantait sur sa feuille mortelle.
Perroquets des grands bois, lorsque la tourterelle
D'un sourd roucoulement berce le mont qui dort,
La lune au ciel dessine une gondole d'or
Et vous vous blottissez dans l'arbre à large ombelle.
Mais dès le frais matin se raniment vos voix ;
Et vous menez de grands tapages dans les bois,
Autour du balata géant aux graines mûres.

Alors plus éclatant que le cacatoès,
Le Cicérou dominicain, roi des verdures,
Grimpe, sultan de feu, dans un grand aloès.

Je n'ai pas un carré de terre et cependant
D'une haute terrasse où vibrent mes abeilles,
— Au mois où ton balcon se couvre de corbeilles, —
Je récolte le miel du trèfle et du chiendent.
Par les jours de chaleur où s'énerve le vent,
Mes beaux essaims s'en vont, alors que tu sommeilles,
Visiter les vergers, les jardins et les treilles
Et piller le nectar des palmiers du couvent.
Lorsque le temps est tiède elles vont aux montagnes
Et portent à la ruche à travers les campagnes,
Le pollen du manguier et du poisdoux marron.
Grâce au père François, j'assiste à ces merveilles,
Et bientôt je pourrai t'envoyer un rayon
Du miel que chez autrui récoltent mes abeilles.

Je voudrais loin d'ici, cher compagnon fidèle,
Dormir près des pitons, sous un ajoupa frais,
Dans la mélancolie immense des forêts,
Par le mois de parfums où la lune est si belle.
Pendant toute la nuit vibreraient la crécelle
Des cabris-bois et les violons des criquets.
J'aime le tintement triste des massoquets
Et le roucoulement sourd de la tourterelle.
Viens avec moi. Je sais les détours des sentiers
Où le manicou grimpe aux arbres forestiers.
Nous verrons le grand bois où sont les Diablesses.
Tu sais l'art d'attacher aux poutres le hamac ;

Et pour mieux éloigner tête-chiens et couresses,
J'allumerai de grands feux d'herbe au bord du lac.

Quand tu seras lassé des veilles de Paris,
Des théâtres, des bars et des amours faciles ;
Dis-toi que ma maison rêve au soleil des îles,
Compagnon d'autrefois que toujours je chéris.
Viens me voir. L'île vaut Longchamp et ses paris.
Le voyage est aisé, les flots seront dociles.
Loin du brouillard d'hiver qui désole les villes,
L'alizé chantera dans les palmiers fleuris.
Qu'il sera doux de vivre ensemble des semaines
D'azur et de clarté sur les hauteurs sereines,
Près des bois traversés de lumineuses eaux.
Tu pourras te plonger dans le bleu des fontaines.
Aux forêts siffleront pour toi tous nos oiseaux ;
Et la mer chaque nuit parlera des Sirènes.

Je suis belle ; je suis le royaume des palmes.
Des oiseaux merveilleux exaltent mes forêts ;
Et la nuit sur mes monts aux pitons violets,
Des constellations scintillent les feux calmes.
Je suis fraîche ; je suis l'éden aux vertes eaux.
Mille torrents sur moi déroulent leurs cascades
Et les vents alizés, troubadours de mes rades,
De leur souffle embaumé caressent les vaisseaux.
Mes vergers sont remplis des fruits lourds du tropique,
Sur la mer Caraïbe et le vert Atlantique,
Mes frégates s'en vont planer dans l'azur clair.
Je suis un paradis de verdure sur l'onde,

Les grands poissons autour de moi mènent leur ronde.
Comme Vénus, je suis la fille de la mer !

Roseau Dominique,

1923-1924.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chants_de_l%E2%80%99Atlantique_suivis_de_Le_ciel_des_Antilles. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.